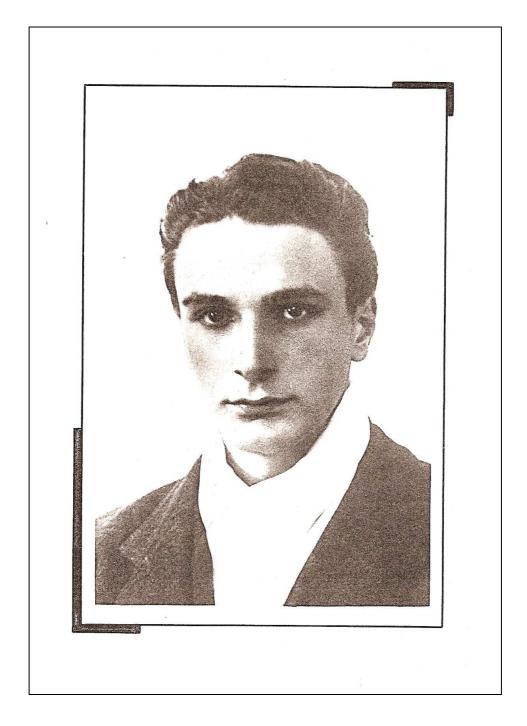
# « Nous partons pour une destination inconnue... »



Paul Vuillard 1924-1945



Ma grand-mère Gabrielle gardait beaucoup de choses dans sa grande maison de Pau.

Dans sa chambre, il y avait un bric-à-brac de photos et d'objets divers qu'elle avait placés en face de son lit sur les étagères de la bibliothèque.

Une photographie m'avait toujours fascinée. Mamie disait que c'était son cousin Paul Vuillard, le fils de sa tante Alphonsine mort en déportation à Buchenwald. Elle me montrait alors une autre photo du même Paul, les joues un peu plus pleines, en me disant : « *Tu vois, celle-là, c'était avant le rationnement.* »

Mamie conservait aussi précieusement son enveloppe de serviette portant le chiffre rouge PV à l'ancienne mode qu'elle utilisait tous les jours à table pour ranger sa propre serviette.

Elle tenait beaucoup à garder les affaires de son cousin.

Dans sa bibliothèque, elle conservait aussi une boîte contenant sa montre et sa chevalière.

En fait, ma grand-mère était une « fausse » fille unique. Sa mère avait eu un petit garçon mort-né pendant la guerre de 1914 et je pense qu'elle avait 'adopté' Paul comme petit frère de substitution.

Pendant longtemps, Paul est donc resté pour moi ce beau jeune homme un peu énigmatique au destin tragique.

Puis, une série de rencontres, d'échanges de courriers et recherches personnelles m'ont conduite à vouloir en savoir plus.

A plusieurs reprises dans ma vie d'historienne et de généalogiste, j'ai eu à me pencher sur la vie de personnes « inconnues ». C'est un travail de longue haleine, comme un puzzle dont il faut aller chercher les pièces une à une dans les greniers, les archives, les vieux albums, le récit des anciens...tout en sachant qu'on n'arrivera qu'à un ensemble parcellaire.

Il faut rassembler un maximum d'éléments biographiques, mais aussi se replonger dans l'histoire de sa famille et de son époque.

En travaillant sur Paul, j'ai découvert une personnalité très attachante et retracer son itinéraire de la prison de Montluc à Dora ne s'est pas fait sans une certaine émotion.

Sa vie paraît soudain si peu de choses face à la grande Histoire en mouvement. Aurait-il pu lui-même imaginer se retrouver un jour prisonnier sur le site de production des armes secrètes d'Hitler?

# Les parents de Paul : Alphonsine et Hubert

Ma grand-mère avait de nombreux oncles et tantes. En effet, son propre grand-père Albert Philomert Gentelet<sup>1</sup> s'était marié deux fois et avait eu 7 enfants en tout.



De son premier mariage avec Marie-Jeannette Sonthonnax, Albert avait eu 4 enfants :

- Gabriel Frédéric Gentelet, né en 1885, contrôleur de la Poste, mon arrière-grand-père, époux de Marie-Antoinette Guillot ;
- Clément Gentelet, né en 1888, postier, chef du centre de Besançon, époux d'Angèle Berget, dite Vonnette ;
- Alphonsine Gentelet, née en 1891, future mère de Paul, institutrice, épouse d'Hubert Vuillard ;
- Henri Gentelet, né en 1896, inspecteur de la Poste, époux de Jeanne Martin.

Après la mort de sa femme, Albert s'est remarié avec Mme Marie Poncet qui était veuve comme lui. Ensemble ils ont eu trois enfants de plus :

- Yvonne Gentelet, née en 1906, postière, épouse de Paul Roux ;
- René Gentelet, né en 1907, instituteur, époux de Marguerite Randi;
- Angèle Gentelet, née en 1910, institutrice, épouse de René Allombert.



Albert Philomert Gentelet (1856-1931) instituteur à Vieu d'Izenave - Voir en annexe l'arbre de sa descendance

Albert Philomert Gentelet (1856-1931) instituteur à Vieu d'Izenave - Voir en annexe l'arbre de sa descendance page 46



Après son baccalauréat, mon arrière-grand-père Gabriel Gentelet (1885-1956) est devenu contrôleur de la Poste et s'est marié avec Marie-Antoinette Guillot. Leur fille Gabrielle, ma grand-mère, a vu le jour le 1<sup>er</sup> mai 1911 à Lyon, où ses parents habitaient un appartement au 29, montée du Gourguillon.

En 1917, ils ont eu un petit garçon mort né. Ma grand-mère avait visité sa mère à l'hôpital en chaise roulante et son esprit d'enfant avait été d'autant plus marqué qu'elle avait vu de nombreuses « gueules cassées » le même jour.

Comme son père, sa sœur Alphonsine, est devenue institutrice. La voici à l'époque où elle est sortie de l'Ecole Normale :



Elle a épousé un menuisier, Hubert Vuillard, sans doute d'Anchay (commune de Lavans-sur-Valouse, Jura). De lui, je sais assez peu de choses : il était menuisier, a combattu pendant la Guerre de 1914-1918, et était un peu plus âgé que ma tante. Pour des raisons demeurées obscures, il s'est suicidé le 25 février 1937.



Hubert Vuillard



Hubert Vuillard à droite avec des compagnons menuisiers



Hubert Vuillard est le deuxième à gauche sur la rangée du haut



Hubert Vuillard et Alphonsine Gentelet



Alphonsine est devenue l'institutrice de Nurieux.

# Jeunesse de Paul

Paul est né à Bourg-en-Bresse le 15 juillet 1924.



Paul en 1926



Paul le jour de sa communion





# Un instantané de 1933



Lavans-sur-Valouse, hameau d'Anchay
En haut : Marie-Antoinette Guillot, épouse de Gabriel Gentelet
Au milieu : une ouvrière agricole, Gabrielle Gentelet, Paul Vuillard,
Alphonsine Gentelet et Hubert Vuillard
Stop le chien d'Hubert

### La famille Gentelet en 1935



Mariage de Paul Roux et d'Yvonne Gentelet – 1935

#### Rang du bas, de gauche à droite :

Angèle Gentelet, Roger Gentelet, René Allombert, Gabrielle Gentelet, Paul Roux (le marié), Yvonne Gentelet (la mariée)

#### 2<sup>e</sup> rang:

Marie Poncet (3<sup>e</sup> en partant de la droite)

#### 3<sup>e</sup> rang:

Marie-Antoinette Guillot, Paul Vuillard (en marin), Hubert Vuillard, Alphonsine Gentelet, Clément Gentelet, Angèle Berget, dite Vonette

#### 4<sup>e</sup> rang:

Maurice Gentelet, Henri Gentelet, Jeanne Martin, Gabriel Gentelet

### L'amour de la lecture





Edgar Poe

Mu foid, par un nou minuit, méditant, fieureux et délile.
Su maint volume curioux de grote et de davoir nou les Ot's que doctetinait ma tôte, un buit tinta, un lapeurent,
Comme of un, grattant gentiment grattant luis de mon "k mormottais: "lueigu un vient papper l'huis de mon appartement.
Seulement certe et vien de plus."

Ah, j'eu ai li net souvenir, c'était par li glacial Peceulle, son a un, let tions mourants tot daient leur spectre dans va Chedrannent j'ettendair l'innore; ayant cherché dans ver teur lette Servis pour la douleur douleur de cette linore perdue — Du nadiant amour, l'évore appelle farl'auge des muel — à jamais dans nom pour reviere.

Et le doyeux bruissement du tribé et ronge baldaguin
Me pergait — m'emplissait of official et de dueur drimal
Lee pour colour more weur battant, j'allaid me reclisant dans fin:
"The visiteur est la qui dollicite oudience à ma poste —
A ma poste un passant taudif m'implore le gratique de la doite
C'est l'eu cela, mars vien de plus."

Thu fate alors durint mon âme; et moi dis lors land plus de lât.

" Dame " dis je " De Monsieur, votre padar sincrement m'import; "
Mais le fait est que je donnais or si doncement vous pappas.

Si faiblement buir - gratta volte ongle à cette haute poste du je l'ouis à paine" - Tei j'ouvris toute grande la poste Tien de plus que famil léate -

Sombant la muit je restai la, face au prodige irrésolu, toutant réseant des rêves qu'un mostel « coa never encore; Mars rich ne brisa le tilence et l'ombre aux riques révolus, et l'unique mot profèré fut ce mot murmose: "aénore!"

Te le murmorais, quand l'écho dit en redous us mot:

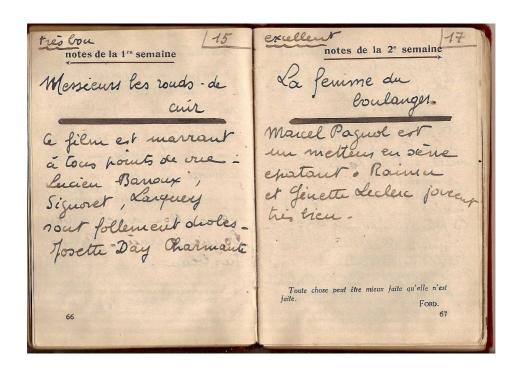
Persementala, vien de plus.

Reculant dans ma chambre, adec mon âme en moi tout bub "l'entendis dans tarder a même bruit, quoiga un peu plus " "sien sûr", dis je, "bien sûr, de mon volkt vient cette planite; allons chenhous la raison du mystin, et que muyeux l'explore, la un sul instant mon coux soit calme et qu'il explore arbes."

Fouris les contedents, quend francant l'air d'un avoi mal, slèin de majeste, parut un Corleau voi des sant jour célus. R'entra dans étonnement, sans un salut de the accorte; mais avec un air de danne ou de lord, se feuclia su ma p'un bust de Sallas fit son function au linteau de mo pont. Contifia, mais rien de plus.

d'oiseau d'élèm alors, hompant mon cour d'un vir dibonnain Par le grave et dur. décorum de 200 habit protocodaire, "Brien que du chel nas et tondu non tu n'es points dis, x" upotra Grechol Corbeau Themu, si foin des bords de la grand hist pradi

# La passion du cinéma



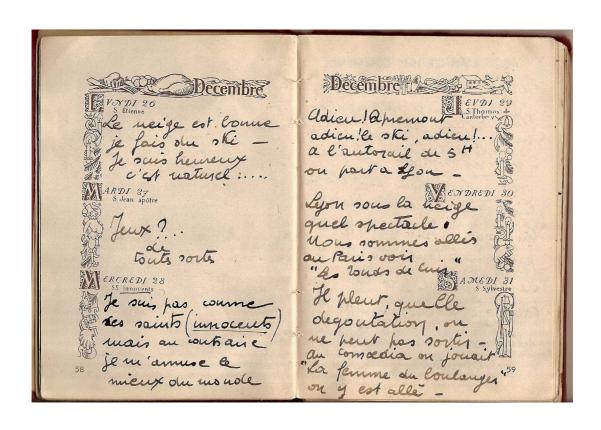


# Les bonnes résolutions pour 1939

PRENDS QUELQUES RESOLUTIONS L'ANNEE 1939 COMMENCE qu'au premies trimeste Je Kravaillerai encore plus mes moyennes de compositions , je tacherai d'augmenter aussi .. a quoi? ... mais je un amuserai C'est tres simple je fersi du ski à apremont, du ete ... - J'irai au velo a arinthook .... eto ... , et je collectionnerai Cine quand çame playà l'année - Je veux promos an emouole "heusant toute à maman que le per demus tout moutres famille, et je travaillerse ne deshormere por la pour être sus de revolter tant qu'il le famble havail pousse et plistand les fruits de un 60 Opiniate -61

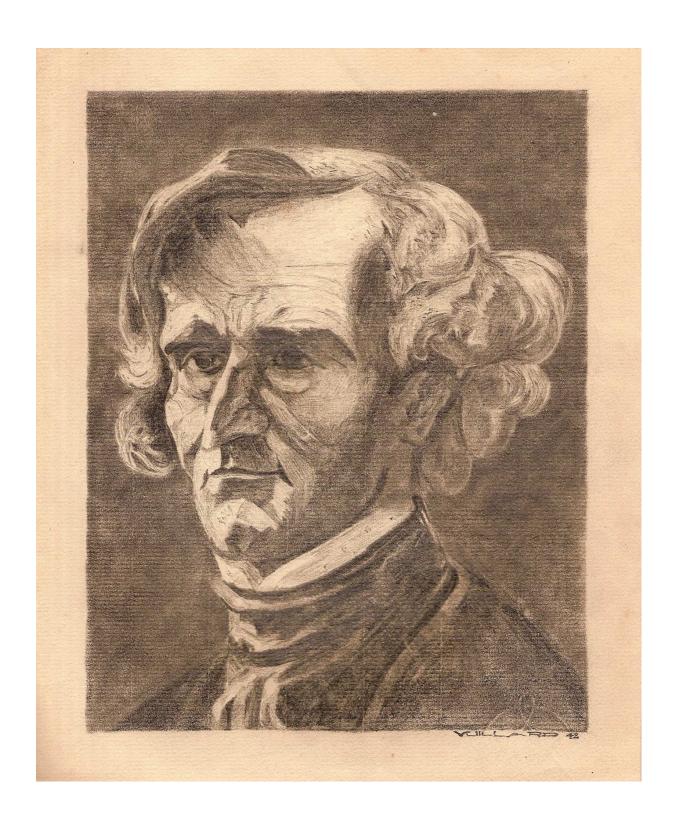
# Deux pages de son journal de 1938-1939

Jundi 12 — DECEMBRE  Plan temps.  Picu d'extraordinaire.  mardi 13  Bonne journée. apparating de 14: l'in specteur d'academie  mercredi 14  La composition de Geographie  3t loune. Le temps se maintient.  jeudi 15  Tomps extrement beau.  Je ouis sorti ovec ma  men et moy onde  se cine éducateur est  bien:  adelnai aviateur	DECEMBRE — vendredi 16  Le Kemps se gate . He "plemote"  La womposition de recitation  se prépare en rient.  samedi 17  C'est fait, on vient de Ping  Le compositions du 14 himestre.  J a de la joic!  Dimanche 18  IV° de l'Avent  Dimanche calme passe  en famille.  Civer mes oucles de Gon et mon oncle l'ené, ma toute  Margente et les autres.  « L'âme humaine se définit comme une « inquiétude de vie », elle est la souffrance même de l'infiniqu'elle porte en elle et qu'elle veut traduire au déhors. »  BERGSON.
---	---



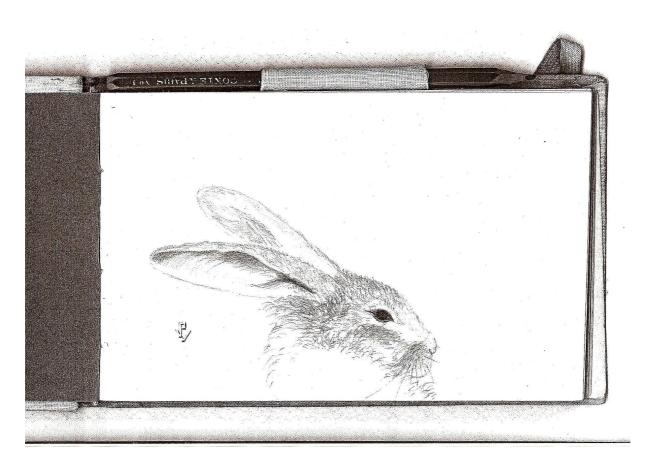
# Quelques dessins de Paul







# Quelques dessins de l'été 1943 à Anchay





### Paul et son ami Robert Marnas



Robert Marnas était le fils de Fernand et Candie Marnas. Mr Marnas travaillait comme Clément Gentelet à la Poste et le couple avait un appartement voisin de celui de Clément Gentelet au 28 de la rue Chevreul à Lyon. Robert était un enfant éveillé qui venait souvent chez ses voisins immédiats.

Les deux familles étaient très amies et les sorties communes fréquentes (pêche, champignons, balades du dimanche..). Quand Paul venait à Lyon, il retrouvait son copain Robert chez son oncle Clément. Cette amitié a perduré pendant leur adolescence (ils avaient à peu près le même âge).

(D'après Maurice Gentelet)





En 1944, Paul préparait sa licence en droit et venait d'être reçu au concours d'inspecteur des contributions directes. Il devait bientôt effectuer un stage à Bordeaux. Au printemps, il se trouvait à Anchay pour les vacances de Pâques.

### Une rafle



En février 1943, Klaus Barbie<sup>2</sup> devient le chef de la Gestapo de la région lyonnaise. Sous ses ordres, sont torturés et exécutés de nombreux résistants, dont Jean Moulin. Surnommé « le boucher de Lyon », il donne l'ordre d'exécuter de nombreux otages et de déporter des milliers de Juifs à Drancy — étape intermédiaire avant Auschwitz. Parmi ses victimes, se trouvent les 86 personnes arrêtées le 9 février 1943 au siège de l'UGIF, situé 12, rue Sainte-Catherine à Lyon, mais aussi les 44 enfants d'Izieu raflés le 6 avril 1944.

Durant le premier semestre de l'année 1944, Barbie dirige également le commando de la Sipo-SD qui accompagne les troupes de répression des maquis, notamment dans l'Ain et le Jura : il torture, tue également ou fait tuer de nombreux villageois censés soutenir les maquisards.

La vague de répression débute le 6 avril 1944 avec l'arrestation des 44 enfants juifs d'Izieu, puis se poursuit le 9 avril 1944 à Saint-Claude.

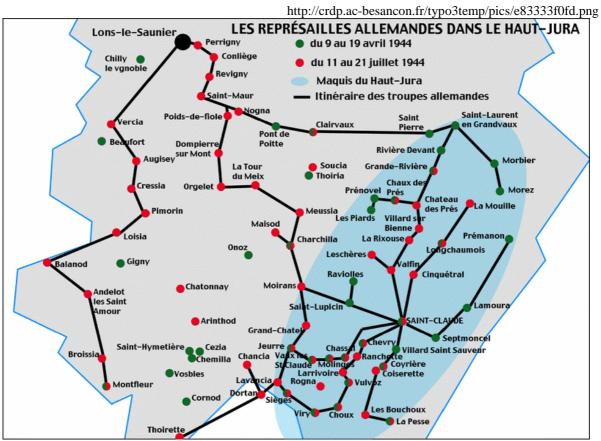
Ce jour-là<sup>3</sup>, jour de Pâques, sous couvert d'une vérification d'identité, la Gestapo organise une grande rafle en présence de Klaus Barbie arrivé la veille à l'hôtel de France. Tous les hommes de 18 à 45 ans sont rassemblés sur la Place du Pré. 302 sont retenus en otages et déportés à Buchenwald. 186 ne rentreront pas.



<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Informations tirées de la page Wikipedia le concernant : <a href="http://fr.wikipedia.org/wiki/Klaus Barbie">http://fr.wikipedia.org/wiki/Klaus Barbie</a>

<sup>3</sup> Récit et image provenant du site de la ville de Saint-Claude dans le Jura : http://www.saint-claude.fr

L'armée allemande va poursuivre sa campagne de répression dans la région jusqu'au 19 avril 1944, date de l'arrestation de Paul Vuillard au hameau d'Anchay à Lavans-sur-Valouse. Une deuxième série de représailles aura lieu en juillet 1944.



Lavans-sur-Valouse est situé entre Cezia, Chemillia et Saint-Hymetière

Paul est arrêté en même temps que Robert Fichot et Marie-Louise Bernet<sup>4</sup>. Il est transféré à Arinthod puis à Lyon.



Maison d'Hubert Vuillard à Anchay où Paul se trouvait lorsqu'il a été arrêté (photo de 1946)

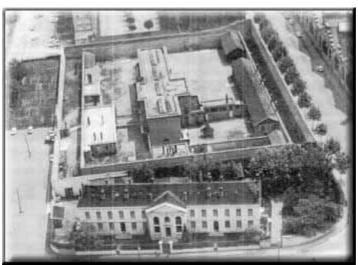
Marie-Louise Bernet sera déportée à Ravensbrück d'où elle sera libérée le 8 mai 1945. Robert Fichot aura moins de chance : déporté à Dora, il y décédera le 29 mars 1945.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> In *Les Jurassiens dans les camps de concentration*, Association des déportés du Jura, 1988. Dans cet ouvrage l'arrestation est datée du 13 avril 1944.

# Lettres et itinéraire de Paul

Après son arrestation, Paul est d'abord transféré à Lyon où il est détenu à la prison de Montluc.

Il est vraisemblable que la première lettre reproduite page 24 est probablement écrite de là-bas.



http://pagesperso-orange.fr/Mauthausen.Mle.63181/Mauthausen27.htm

Cet ancien fort du XIX<sup>e</sup> siècle a été réquisitionné par les allemands pour servir de centre de détention pour les prisonniers en attente de déportation ou de transfert. Les conditions de vie y sont très dures.

Témoignage de Joseph Scheidt<sup>5</sup>, résistant interné au Fort Montluc :

« Nous sommes parqués dans une vaste cour au portail hermétique, entourée de hauts murs gris, qui transpirent la tristesse, la souffrance et le désespoir. Surveillés de près par une solide escorte, on nous conduit à notre nouvelle cellule par de longs couloirs humides et froids, bordés d'épaisses portes de bois munies d'un judas grillagé et bardées de lourds verrous. Face à ce décor glacial et lugubre, nous nous prenons à regretter notre petite prison provinciale, presque intime et douillette, avec sa dimension encore humaine et ses vétérans bonhomme du corps des sentinelles.

Combien d'êtres anonymes enfermés ici, croupissent en silence derrière ces portes au bois noirci, où ils vivent leur dernière journée, leur dernière heure? Ce

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Jeune alsacien de 18 ans, il est résistant dans les maquis du Jura. Arrêté, emprisonné à Lons-le-Saunier, puis à Montluc à Lyon, il est transféré à Compiègne. Il sera libéré de Mauthausen le 6 mai 1945. Source: http://mautausen.mle.63181.pagesperso-orange.fr/Mauthausen27.htm

silence est oppressant, il crée une ambiance de totale déshumanisation. Alors oui, nous la regrettons notre prison dont on pouvait encore s'évader. Ici, aucun espoir de fuite. Nos trois camarades de Lons-le-Saunier n'auraient pas même pu franchir la porte de leur geôle. Il faut renoncer à tout, sauf peut-être à tâcher de survivre et à espérer malgré tout. En ce lieu, nous sommes vraiment entre les griffes de nos ennemis, emmurés au cœur de leur citadelle. A tout instant, le pire peut survenir.

L'attente recommence. Les coups sur les murs -le téléphone des bagnards-, nous apprennent que dans la geôle où nous sommes, l'espoir n'a malheureusement pas cours. Il est très rare qu'un prisonnier en sorte pour se retrouver libre. De fait, mais on n'a pas osé nous le dire, nous sommes dans l'antichambre de la mort, celle qui précède le jugement et la sentence, jamais l'acquittement. Et il n'y a pas d'autre sentence que le peloton d'exécution. Car ici, je l'ai dit, chaque jour, on torture, on juge, on condamne, on exécute ou, exceptionnellement, on déporte. Chaque jour aussi, des otages arrêtés aux fins de représailles sont fusillés sans jugement. Celui que deux sentinelles emmènent vers l'incertitude de son destin, ne sait pas s'il reviendra et si oui, dans quel état. De toute façon, il ne sera plus qu'un mort-vivant, en partance pour les ténèbres.

A chaque fois, nous nous demandons tous avec anxiété à qui est destiné ce sinistre bruit de bottes qui résonnent comme un glas dans le silence du couloir. On tire des verrous, une clé tourne, une cellule s'ouvre, ailleurs, plus avant ou plus loin. Ce n'est pas encore pour nous. L'angoisse est permanente, taraudante, elle ne nous quitte ni le jour, ni la nuit. Elle nous glace sans qu'aucune pensée réconfortante, sans qu'aucune étincelle d'espérance, ne vienne réchauffer nos cœurs. Nous savons que nous allons mourir, que même, nous devrions déjà être morts. Mais, quand, comme la plupart d'entre nous, on est si jeune, il est difficile, voire impossible, de se résigner totalement à cette idée.

Nous voilà enfermés maintenant depuis quatre jours, mangeant, dormant, ou tournant en rond comme des fauves en cage, dans la petite cour aux murs d'une hauteur vertigineuse, avec là-haut, lointain, inaccessible, le rectangle "d'un ciel si bleu, si calme", où passe parfois un couple d'oiseaux. Ce ciel ne peut rien pour nous, ni pour ceux qui sont croyants : il semble bien qu'il nous ait tous abandonnés sans espoir.

Au cinquième jour, un matin, de bonne heure, nous entendons l'habituel pas cadencé des soldats dont le harnachement fait un bruit métallique. Le cortège s'arrête devant la porte de notre cellule, la grosse clé tourne dans la serrure, les verrous sont tirés. Cette fois c'est pour nous ; les soldats sont plus bien nombreux que d'habitude. L'appel a lieu dans la cellule même, suivi de la fouille rituelle. Les mains ramenées dans le dos, menottées serrées, nous sommes conduits jusqu' à de grosses voitures cellulaires puissamment gardées. Ainsi, notre tour est venu. Est-ce notre ultime départ ? Nous le redoutons : les exécutions sans jugement sont fréquentes à l'encontre des "terroristes".

Les voitures démarrent, encadrées d'une forte escorte. Nous ne savons pas pour quelle destination, nos geôliers étant, comme d'habitude, muets comme des tombes sauf quand il s'agit de hurler après nous. »

## De la prison de Montluc?

Bien chert Pout - Ne vous faits fas trop
de souci su mon compte, bien que je
or copiece flus quire extournes à Anchay
au jours - ai — au cas où nous
partinois, je suis maturellement tres
trad habille - Si far harand vous
pouviez faire famer un paquet,
qu'il me soit fas trops en combre
the par oublier em jt tout de "s.
sentout ne t'inquiet jas trop
maman, je reviendrai l'ientôt.
Mille affectueus baisers a

tous
Paul

Bien cher tous. Ne vous faites pas trop de souci sur mon compte, bien que je n'espère plus guère retourner à Anchay ces jours-ci – Au cas où nous partirions, je suis naturellement très mal habillé – Si par hasard vous pouviez faire passer un paquet, qu'il ne soit pas trop encombrant Ne pas oublier un petit bout de savon et brosse à dent.
Surtout ne t'inquiète pas trop Maman, je reviendrai bientôt.
Mille affectueux bisous à Tous

Paul Paul

Vers le 24 avril 1944, Paul est transféré menottes aux poignets au camp de Compiègne-Royallieu.

Dans son livre « *Mémorial de la déportation Haute Savoie 1940-1945* », Michel Germain, évoque, grâce au témoignage de deux déportés, le voyage de Lyon à Compiègne :

« En janvier 1944, les Allemands transfèrent un très grand nombre de détenus à Compiègne. Les prisonniers sont appelés 'avec bagages' ce qui est bon signe. Joseph Noir est du voyage avec Joseph Spitz et beaucoup d'autres.

'Un brouhaha inhabituel régnait à Montluc. Toutes les portes des cellules s'ouvraient et se fermaient. Chaque cellule larguait son contingent de prisonniers, deux par ici, trois par là. Nous étions trop nombreux pour tenir tous au rez-de-chaussée et on nous rassemblait dans la cour [...]

Après avoir été comptés, ce qui est long et peu sûr, les détenus sont dirigés vers la sortie sous bonne escorte et amenés en autocar à la gare [...] de Perrache II, au bout des quais où stationne un convoi de vieux wagons de troisième classe en bois. Les allemands enfournent les jeunes.

'Quand un compartiment était plein, on enchaînait ensemble tous ceux qui étaient sur la même banquette. Devant chaque compartiment une sentinelle en armes. La grande distraction était le voyage aux toilettes toute la cordée devait accompagner celui qui voulait aller aux WC et laisser la porte ouverte bien sûr! On a roulé toute la journée. En approchant de Paris, on a pris la Grande Ceinture et le train s'est arrêté. [...]

Le matin, le train s'est mis en route. On pensait aller en Allemagne. Mais le train s'est arrêté en gare de Compiègne et tout le monde est descendu<sup>6</sup>.'

Paul y passe 17 jours avant de partir pour 'une destination inconnue' (voir lettre du 10 mai 1945 page 26).



Vue d'ensemble du camp de Compiègne-Royallieu (coll. Musée de la Résistance nationale - Champigny -94) http://pagesperso-orange.fr/memoire78/pages/roy01.html

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> « Mémorial de la déportation Haute-Savoie 1940-1945 », Michel Germain, page 67

## Du camp de Compiègne

Reman chérie

Rejourd'hui 10 mai. Nous sorumes

dur le départ. Si tu as déjà envoyé

un colis il te kua retorné. Sentout

me te fais pas de tourie. C'est la

faim qui nous tourmente le plus.

Nous avons pare 17 jours à Compiegne

Nous partons pour une destination

inconnue. Je serais arrieux d'avoir

de tes nouvelles, des nouvelles de

nos faients et des fays. Nons failes

de tout cela d'ici peu. Le moral e

est excellent et la sante bonne.

Ver qu'il sura possible je l'envenai

ma nouvelle acherse. Le suis ici

coucle à côte de Velliqui etc.

Montieal. Tu tranomette de nos

nouvelles

Pour l'intant je ponide tout
le linge nécessaire: 2 chemises en
plus de celle que je ponidais au départ
f'ai trouvé ausi les instruments
de toilette élémentaires.

Autout ne vous insquiétes fais.
Préparez un colis pour l'expédier
dis que vous connectify notre
nouvelle achiene.

Wille baisers affectneux à toi
maman chérie.

Nurierex Ain

### Le transfert à Buchenwald

Paul est intégré au convoi du 12 mai 1944 (I.122), matricule 51390.



Départ d'un convoi vers la gare de Compiègne (Site du Mémorial de Compiègne)

« Parti en direction du Buchenwald, le convoi du 12 mai 1944 a déporté 2073 hommes. Le trajet est perturbé par huit évasions dont six réussies. Quatorze personnes sont mortes pendant le voyage dont un père et son fils, fusillés à l'arrivée au camp.

La moitié des prisonniers sont des résistants. Les autres sont des victimes de rafles de représailles. Le convoi est aussi composé d'une minorité de droits communs et de réfractaires au Service du travail obligatoire. Tous ces prisonniers sont des Français, à l'exception de trente-trois étrangers.

Ce convoi marque un tournant dans l'organisation résistante à Buchenwald. Les Français arrivés au camp dans les convois du 12 mai 1944 et dans celui des tatoués sont pour beaucoup des communistes mais aussi des gaullistes. Des personnalités comme Marcel Paul et le colonel Manhès réussissent à imposer le rôle des Français au sein de l'organisation résistante du camp, dirigée par des communistes allemands.

Les prisonniers de ce convoi ont servi l'effort de guerre allemand. Alors que trois cent cinquante seulement sont restés à Buchenwald, la plus grande partie des prisonniers sont transférés vers d'autres camps de concentration ou Kommandos dont certains sont envoyés à Dora au printemps 1944 pour travailler sur des chantiers d'industrie aéronautique.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> http://www.memorial-compiegne.fr/pageLibre0001001b.html

Guy Ducoloné, membre de la direction des jeunesses communistes et André Scock, délégué militaire du Général De Gaulle, font partie de personnalités de ce convoi<sup>8</sup>. »

L'arrivée du convoi à Buchenwald, situé à quelques kilomètres de la ville de Weimar, a lieu le 14 mai. En plus des installations du camp, les prisonniers construisent et réparent routes et voies ferrées à un rythme infernal. L'un des Kommandos de Buchenwald s'appelle Dora. C'est là que, quelques jours après leur arrivée, sont affectés la plupart des jurassiens. Dora, est le nom de code d'une usine souterraine installée dans le tunnel d'une montagne où sont fabriquées les fusées secrètes d'Hitler, les V1 et les V2. Ce kommando terriblement meurtrier devient un camp autonome en 1944 : le camp de Dora.

Après un passage au Kommando d'Ellrich en juin, Paul est affecté au kommando de Günzerode en juillet 1944 qui est chargé de construire la ligne de chemin de fer stratégique reliant Dora à Kassel destinée au transport de la nouvelle fusée V 2.

André Sellier dans sa remarquable « *Histoire du camp de Dora*<sup>9</sup> » a consacré quelques lignes à la description de Günzerode :

« Le commando de la Baubrigade 4 à Günzerode

La BB 4 compte 426 détenus à la fin d'octobre 1944, dont un tiers à Ellrich-Théâtre et le reste au commando de Günzerode. Le Lagerältester d'Ellrich-Théâtre est un communiste allemand, qui veille à une juste répartition du ravitaillement, même aux détenus du Revier et du Schonung, de plus en plus nombreux au Bürgengarten dans les premiers mois de 1945.

Le camp de Günzerode est ainsi décrit par Denis Guillon :

'C'est une grande bergerie désaffectée et réquisitionnée, qui nous abrite. Nous sommes là à peu près un millier d'hommes, parqués comme des bêtes. Des châlits à cinq niveaux emplissent complètement le premier étage. En bas aussi, une grande partie de la place est transformée en dortoir à cinq étages.

Nous sommes placés derrière les bâtiments importants d'une belle ferme. On entoure ce petit camp de poteaux et de barbelés, un mirador à chaque coin, de grosses lampes au sommet de chaque poteau. Un poste de garde à l'entrée. Une maison située hors des barbelés permet le logement des sentinelles. [...] Des familles entières défilent devant les barbelés et nos passages en rang par cinq, solidement encadrés par les SS, sont toujours suivis par une foule attentive venue contempler leurs esclaves.'

Le récit très évocateur de Guillon, accompagné de son ami Lucien Clos, recoupe celui de Bonifas: l'obsession de la boue, les vêtements trempés qui ne sèchent pas la nuit et qu'il faut à nouveau enfiler: 'Le chantier est plus détrempé que jamais. Nous enfonçons plus haut que les chevilles dans l'eau glacée, la neige qui fond dans la journée et se reforme aussitôt la nuit suivante. Le remblai est une fondrière contre laquelle nous disputons nos lambeaux de chaussettes russes, nos restants de galoches, lesquelles menacent de rester enlisées dans cette boue glaciale et visqueuse qui écoeure. Le paysage est glauque comme vu à travers de l'eau marécageuse. Le ciel est sale et les nuages y vont bas, courbés vers la terre,

\_

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Fiche tirée du site www.memorial-compiegne.fr

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Histoire du camp de Dora, André Sellier, 1998, pages 205 et 206

accrochés aux collines où ils s'effilochent, poussés par un vent violent qui nous transit.'

Il y a une sorte de Revier, avec un médecin français, le Dr Jean Berthéol. Le 23 mars 1945, les survivants de Günzerode sont repliés sur Ellrich-Théâtre. »

Egalement détenu à Günzerode, François Favin (1911-1978) a laissé un témoignage sur les conditions de vie dans le camp<sup>10</sup>:

« La construction d'une voie ferrée était entreprise le long de la rivière 'la Helme'. Une annexe de notre camp fut installée dans une bergerie, à Günzerode, à une dizaine de kilomètres d'Ellrich. La plupart d'entre nous y furent transportés le 15 juillet 1944. Une fois par jour, la nourriture nous arrivait d'Ellrich. Jusqu'en mars 1945, nous y effectuâmes surtout des terrassements.

Je n'insisterai pas sur nos conditions de vie, qui furent probablement celles de tous les camps de concentration : lever à 3 heures, appels prolongés, deux jours de repos par mois, nourriture très insuffisante (le soir en rentrant du travail), hygiène déplorable, incertitude constante sur le lendemain, etc. Pourtant nous avions un avantage sur les grandes unités concentrationnaires : tous les Français se connaissaient. Nous avions élu un comité clandestin de 5 membres, qui s'efforçait d'organiser la solidarité matérielle et morale et, malgré les faibles moyens dont nous disposions, de préparer une participation à notre libération.

Nous eûmes tout de même nos instants de gaieté. Ce fut le cas pour Noël 1944, alors que nos gardiens croyaient encore à la victoire allemande et nous avaient distribué à chacun une boîte de bœuf en conserve. La consommation en fut rapide. Nous organisâmes ensuite une petite soirée, disposant de la lumière jusqu'à 23 heures : chants et histoires drôles pour les Français, chants et danses pour les Russes etc. [...]

Malheureusement les conditions devinrent de plus en plus dures et les premiers décès français survinrent. Le moral en fut très affecté. La guerre que nous espérions voir finir en 1944 s'éternisait. Des amis partaient fréquemment vers Ellrich ou en revenaient; des malades étaient évacués sur Dora. Les gardiens étaient de plus en plus nerveux. Début mars 1945, tout travail cessa. »



Grange où étaient enfermés les prisonniers à Günzerode<sup>11</sup>

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> In Les jurassiens dans les camps de concentration, Association des déportés du Jura, 1988, .pages 468-469

<sup>11</sup> Source: http://www.buchenwald.de/fr/153/

## Signes de vie

la chère maman

Je suis en bonne

Sante et j'espère qu'il en est de

home pour toi

Il est permis de hous envoyer

des Paquets ainji que des lettres en
quantité non limitée. Envoie-hoi

seuleinent un Paquet par poste

( Tabae, papier à cigarette, une paine
de chauffettes, du suitre, du chowlat,
etc.)

Ili je travaille et la nouveilure

est bonne

Ecrip-moi en langue allemende:
je suis sur de le ravoir bientit
je trembratte tendrement ainti que
fonte la famille

Ton tils qui

Ma chère Maman

Je suis en bonne santé et j'espère qu'il en est de même pour toi.

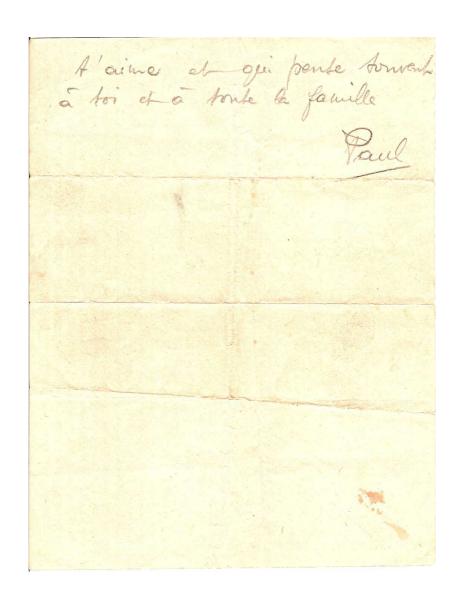
Il est permis de nous envoyer des paquets ainsi que des lettres en quantité non limitée. Envoie-moi seulement un paquet par poste (tabac, papier à cigarettes, une paire de chaussettes, du sucre, du chocolat, etc)

Ici je travaille et la nourriture est bonne.

Ecris-moi en langue allemande.

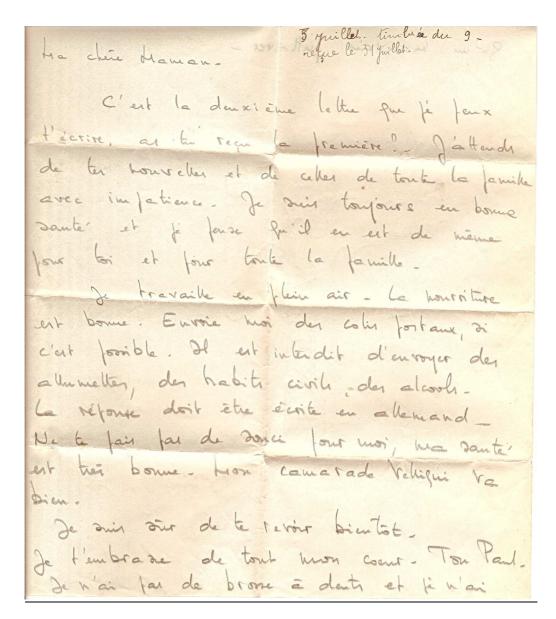
Je suis sûr de te revoir bientôt.

Je t'embrasse tendrement ainsi que toute la famille. Ton fils qui



T'aime et qui pense souvent à toi et à toute la famille.

#### <u>Paul</u>

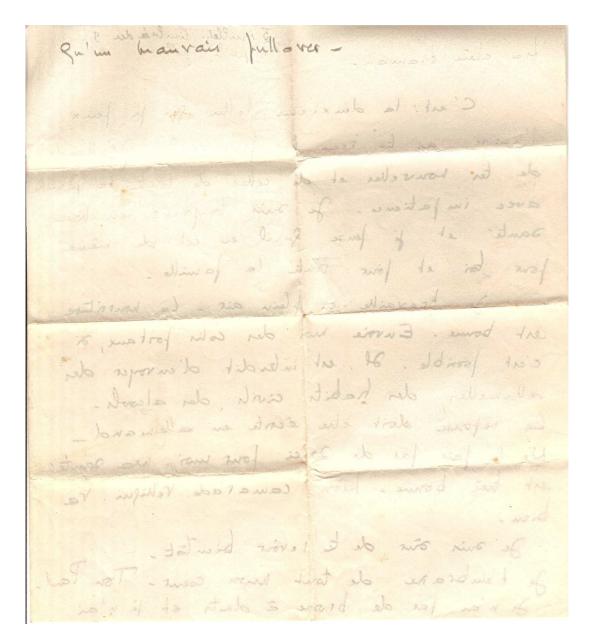


3 juillet, timbrée du 9, reçue le 31 juillet Ma chère Maman,

C'est la deuxième lettre que je peux t'écrire, as-tu reçu la première? J'attends de tes nouvelles et de celles de toute la famille avec impatience. Je suis toujours en bonne santé et je pense qu'il en est de même pour toi et pour toute la famille.

Je travaille en plein air. La nourriture est bonne. Envoie-moi des colis postaux, si c'est possible. Il est interdit d'envoyer des allumettes, des habits civils, des alcools. La réponse doit être écrite en allemand. Ne te fais pas de souci pour moi, ma santé est très bonne. Mon camarade Velliqui<sup>12</sup> va bien. Je suis sûr de te revoir bientôt. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton Paul. Je n'ai pas de brosse à dents et je n'ai

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> René Velliqui, né le 13 mai 1908 à Géovreissiat, a été déporté par le même convoi que Paul le 12 mai 1944. Après Dora, il connaîtra le camp de Bergen Belsen où il décèdera le 15 avril 1945.



qu'un mauvais pullover.



René Velliqui (source : http://www.memoire-deportation-ain.fr/)

## Tentative de réponse

Ce brouillon de lettre n'a pas été rédigé par Alphonsine elle-même mais par quelqu'un de son entourage qui savait parler allemand.

Lieber Paul! Vonnettewar washrend 9 Tagen auf Besuch beimie Seit der Terstoerung ihres Houses hatte ich sie nicht an Fastnacht war die Familie aus Frerwore und alen bei uns. Dein Onkel Rene ist.

Cher Paul,

Vonnette est venue 9 jours à la maison. Je ne l'avais pas vue depuis la destruction de sa maison<sup>1</sup>. Nous avons souvent parlé de toi et encore plus pensé à toi.

La famille d'Izernore et Alex² étaient chez nous pour le carnaval. Son oncle René est parti pour Grenoble à la fin de l'année scolaire. Il y a fait un stage d'un an pour préparer l'économat de l'école normale d'instituteurs. Tatie Louise³ est aussi descendue d'Apremont. Son frère Gaston est parti comme toi.

[Traduction de Cyrille Sanchez]

Note 1 : Vonnette : il s'agit d'Angèle Berget, épouse de Clément Gentelet. Alphonsine évoque ici la destruction de leur logement du 28, rue Chevreul à Lyon (7<sup>e</sup> arrondissement). Cet immeuble a été entièrement détruit le 26 mai 1944 par un bombardement américain. Lors des alertes, il était d'usage de se réfugier dans les caves considérées comme des abris anti-aériens. Une première alerte avait eu lieu vers 10h30, mais rien ne se produisant, Clément et Vonnette sont remontés dans leur appartement situé au 4<sup>e</sup> étage pour préparer leur repas de midi. Entendant le bruit caractéristique des forteresses volantes, tous les habitants de l'immeuble se sont précipités aux abris. Clément et Vonnette ont eu le temps d'arriver dans les escaliers de la cave quand tout l'immeuble s'est écroulé : la concierge qui suivait Vonnette est morte écrasée ainsi que de nombreux voisins.

Ce bombardement a fait plus de mille morts, tant dans le quartier de Vaise que sur le secteur où vivaient Clément et Vonnette. L'objectif était de détruire les voies ferrées du secteur lyonnais avant le débarquement de Normandie. Compte tenu de l'imprécision du largage, les bombes ont arrosé les quartiers situés à proximité des voies sans atteindre celles-ci. (d'après Maurice Gentelet et Gabrielle Gentelet-Delaigue)

<u>Note 2</u>: La famille d'Izernore désigne René Allombert et sa femme Angèle Gentelet, alors institutrice dans cette commune.

La famille d'Alex : Alex est un hameau de la commune de Bellignat, dont l'institutrice était Hélène Bados, fille de la seconde épouse d'Albert Philomert Gentelet.

<u>Note 3</u>: Tatie Louise : il s'agit de Marie-Louise Sonthonnax (1901-1981) épouse de notre cousin Auguste Sonthonnax (1890-1951) et sœur de Gaston Sonthonnax, mort en déportation à Kaltenkirchen le 31 décembre 1944.

## Pendant ce temps-là chez Alphonsine...

...s'étaient réfugiés sa sœur Angèle Gentelet-Allombert avec son fils Georges alors âgé de 8 ans, Mme Allombert (née Constance Jollet) sa belle-mère et la femme du capitaine de gendarmerie d'Izernore avec ses deux enfants. Le mari d'Angèle<sup>13</sup> avait choisi de rejoindre le maquis et il avait conseillé à sa femme de se cacher chez sa sœur à Nurieux. En effet, ils étaient tous deux instituteurs à Izernore. René était également secrétaire de mairie et il a profité de cette fonction pour fournir de faux papiers et du ravitaillement aux maquisards. A partir de janvier 1943, il a assuré la liaison entre le maquis de Chougeat-Matafelon et l'Armée secrète de Nantua. L'arrivée des troupes allemandes et la vague de répression de l'été 1944 le poussent à entrer à son tour dans la clandestinité dans le maquis de Brenod le 12 juillet.

Une nuit, inquiété à l'idée que sa femme puisse être arrêtée, il franchit les lignes du maquis pieds nus, se rend chez sa belle-sœur Alphonsine et convainc Angèle de partir avec lui dans le maquis.

Le lendemain, plusieurs soldats allemands et un officier de la Gestapo viennent chez Alphonsine pour arrêter Angèle, faute d'avoir pu trouver son mari.

Georges se souvient encore aujourd'hui des mitraillettes et de l'officier allemand qui parlait très bien français.

La maison est intégralement fouillée et sa tante Alphonsine, arrêtée, est placée dans une Traction-avant.

Une fois la voiture démarrée, elle a dit à l'officier :

« - Vous m'avez pris mon fils, je me moque bien de ce qui peut m'arriver maintenant. » 14

Sans qu'on sache très bien pourquoi, ils l'ont relâchée dans le village devant l'hôtel Jardin, environ à 700 mètres de chez elle.

Ma grand-mère me disait que l'officier avait promis de chercher à savoir ce qu'était devenu Paul et que c'est par son intermédiaire qu'Alphonsine aurait récupéré la montre et la chevalière de Paul, que j'ai vues bien plus tard dans la bibliothèque de ma grand-mère à Pau.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Voir sa notice biographique en annexe, page 47

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Source : récit fait par Alphonsine à sa nièce Gabrielle Gentelet et à sa petite-nièce Marie-Yvonne Delaigue

## Le témoignage de René Léthenet

Léthenet René Les Rodets 01 270 Villemotier

Villemotier, le 29 janvier 2000

#### Madame,

Votre lettre m'a effectivement profondément perturbé, me renvoyant en enfer cinquante-cinq ans en arrière et relevant des rideaux que j'ai toujours essayé de fermer hermétiquement depuis sans y arriver complètement.

C'est à GUNZERODE, petit village dans le Harz, près de NORDHAUSEN, dans un commando dépendant du camp de concentration de DORA, que nous travaillions à la construction d'une voie ferrée qui devait joindre NORDHAUSEN à KASSEL, depuis juillet 1944...

L'hiver était extrêmement rude, le sol gelé sur cinquante centimètres de profondeur depuis novembre et vêtus de nos légers haillons rayés, au travail de l'aube à la nuit, avec comme seule nourriture le soir en rentrant un litre de liquide contenant quelques légumes, un morceau de pain comparable à des biscottes et un petit bâton de 10 ou 15 grammes de margarine pour 24 heures. Nous logions dans un bâtiment ancienne porcherie et nombreux étaient ceux qui n'avaient pu résister.

C'est en fin janvier 1945 que j'ai connu Paul. Nous étions un certain nombre de malades séparés des autres et relégués au rez-de-chaussée dans un coin du bâtiment. Paul était déjà très affligé, attaqué (soi-disant) par une phtisie galopante et ayant peine à se lever. Nous nous aidions tous deux à survivre, j'allais chercher le soir sa nourriture, je restais à côté de lui la journée et nous discutions.

J'avais été arrêté à 18 ans en avril 44 à COLIGNY et Paul avait lui-même été pris aux mêmes dates. Comme moi, il avait connu la prison à MONTLUC à Lyon puis le transport menottes aux mains à COMPIEGNE, puis le train de la mort le 12 mai qui nous avait emmenés à BUCHENWALD, près de WEIMAR. Nombreux étaient ceux qui avaient déjà disparu! En juin, nous avons été transférés à ELLRICH, puis en juillet à GUNZERODE.

Courant février, nous fûmes transportés en camion à DORA et là, après douche et désinfection (nous étions couverts de poux et n'avions plus eu d'eau à GUNZERODE depuis décembre je crois), on nous conduisit au Revier (infirmerie). Paul était dans la même salle que moi (nous étions une trentaine peut-être) dans des châlits superposés, moi au troisième étage et lui au ras du sol. Nous y restâmes jusqu'au début avril, sans aucun soin (pas de médicaments, peu de nourriture) mais dégagés du travail. Nous disions que « quittes à crever », c'était mieux sans travailler. Paul était devenu grabataire...

Les 3 et 4 avril 45, la ville de NORDHAUSEN fut entièrement détruite par des bombardements. Nos bâtiments tremblèrent et sautèrent, mais résistèrent. Depuis quelques jours, nous n'avions plus que trois pommes de terre par jour à manger !

Les troupes du Général Patton arrivaient dans le HARZ, mais nous l'ignorions. Les allemands avaient reçu l'ordre d'évacuer le camp et le bruit courrait que les intransportables seraient massacrés. Les médecins qui s'occupaient du Revier vinrent dans notre salle et nous proposèrent, soit d'obéir et de partir, soit de vouloir rester et d'être désignés comme grabataires. La majorité des détenus choisit le départ. C'était « pile ou face ». Je décidai de rester avec Paul qui ne pouvait plus se mouvoir et qui me remercia (je m'en souviens encore) de ne pas l'abandonner.

Le 6 avril (je crois) le camp était évacué et nous restions très peu nombreux, attendant notre sort.

Mais quelques jours après, les SS étaient remplacés dans les miradors par la Wehrmacht, et un beau matin, plus de gardiens !

Nous étions libres et vivants. C'était le 11 avril. Dans la journée, une jeep avec 4 ou 5 soldats américains arrivait dans le camp et ils nous annonçaient que les secours allaient arriver. Paul était toujours vivant et s'il était physiquement très mal, il était intellectuellement ravi d'être à la fin de notre enfer.

Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite, je ne suis pas sûr de mes souvenirs. Mais le 19 avril, je suis parti à pied avec un camarade, Roger TUTOIS, habitant à CHAROLLES (Saône et Loire), beaucoup plus âgé que moi (entre 35 et 40 ans), pour aller chercher de quoi nous nourrir, jusqu'à Nordhausen. Nous sommes revenus avec des boîtes de conserves que nous avons trouvées dans des ruines encore en feu.

Les troupes américaines étaient encore en bataille dans la région. Les obus sifflaient par-dessus nos têtes, mais nous n'y prêtions aucune attention.

Les grands malades étaient déjà soignés par les infirmiers de l'armée et étaient évacués.

Le 20 avril, nous repartons avec Roger à Nordhausen, et sans le chercher, nous arrivons à un aérodrome. Si la ville était entièrement détruite, le terrain ne présentait aucune trace de bombes. Un avion était là, tout seul, et un grand gaillard debout à côté nous regardant. Nous nous approchons et je lui dis « Paris ? » « Yes, Paris » nous répond-il et il nous fait monter tous deux dans la carlingue. C'est le pilote. Nous démarrons immédiatement et en peu de temps (2 à 3 heures peut-être) nous atterrissons au Bourget (je crois) toujours vêtus en bagnards.

C'est fini! Le lendemain, j'arrive à Lyon, puis à l'hôpital! Il faudra plus d'un an avant de me retrouver à peu près normal.

J'ai été contacté en 45 (je ne sais plus trop ni quand, ni comment) par la fiancée de Paul. Nous nous sommes rencontrés je crois à Bourg-en-Bresse et je lui ai dit tout ce que je savais, surtout que Paul était encore bien vivant quand je suis parti et qu'il était sauvé.

Il y a 55 ans et je ne l'ai jamais oublié.

Peut-être pourrez-vous me dire ce que vous avez lu dans les papiers liés à son décès. Je l'ignorais !!

### <u>Léthenet</u>



René Léthenet (source : http://www.memoire-deportation-ain.fr/)

### L'attente...

Après la libération du camp, Alphonsine reçoit un courrier de la Croix rouge lui annonçant le prochain retour de Paul en France.

Son amie Irène Daly rencontre Léthenet qui lui confirme que Paul est vivant.

Tout à la joie de ce prochain retour, on prépare même sa chambre. Seul à ne pas partager cet enthousiasme, l'oncle Clément Gentelet qui déclare : « Je le croirai quand je verrai ses souliers ».

Malheureusement Paul très atteint par la tuberculose et affaibli par plusieurs mois de traitements inhumains décède le 1<sup>er</sup> mai 1945.

Sélestat, le 15 Mai 1945

COSIS

Monsieur,

Etant rapatrié du camp de concentration de Dora, près de Nordhausen, je suis à même de vous donner des nouvelles de Monsieur Vuillard, Paul, quoique ces nouvelles soient mauvaises. J'ai le regret de vous communiquer la douloureuse nouvelle de sa mort le ler Mai dernier, à l'infirmerie du camp de concentration, d'une tuberculose pulmonaire (poumon gauche).

Au moins avait-il eu le bonheur de voir la libération par l'armée américaine le ll Avril. A partir de ce jour je m'étais occupé du rapatriement des Français malades à l'infirmerie, rapatriement qui devait se faire le 7 Mai. C'est ainsi que je suis en mesure de vous envoyer ces courbes de maladie et de vous fournir ces rares renseignementséar je n'ai pas connu Mr. Vuillard d'une manière plus personnelle. Son médecin traitant était à la fin le Docteur Heuzé de St Maurice-les-Charençay (Orne) qui peut-être pourrait vous fournir des renseignements plus précis.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Pierre EBIL 43 rue Ste Odile Sélestat

Bas-Rhin

Comme votre fils est mort après la libération, son coprs n'a pas été brûlé au four crématoire mais a été enterré au cimetière de la ville de Nordhausen.

## Lettre du Dr Heuzé envoyée à Alphonsine

Le 4 juin 1945

#### Chère Madame,

Il m'est vraiment très pénible d'évoquer pour vous toutes les phases de la maladie de mon pauvre camarade et cependant ce sera pour vous, sa mère, un peu de consolation de savoir qu'il n'a pas été abandonné, et que nous avons fait avec les moyens dont nous disposions tout ce qu'il était possible pour qu'il revoie sa mère et la France.

Paul avec des camarades du camp d'Elrich sont arrivés à Dora dans mon service le 10 mars avec le diagnostic : dysenterie. Tous étaient assez amaigris.

En les examinant, j'avais constaté qu'un certain nombre, dont votre fils, avait les poumons atteints.

Je le fis radiographier et la radio montra un poumon très touché et l'autre sain. Diagnostic: tuberculose pulmonaire.

Après traitement, la diarrhée cessait mais la température se maintenait toujours aux environs de 39-39,5°, ce qui indiquait une évolution pulmonaire.

Malgré tout, il ne souffrait pas et l'appétit se maintenait bon, mais il craignait toujours de voir réapparaître la diarrhée. Son moral était bon et je m'employais avec un de ses camarades à le lui maintenir : Léthenet, instituteur dans sa région.

Ce camarade a été rapatrié le 20 avril et son départ avait beaucoup affecté votre fils; néanmoins, rien ne laissait prévoir qu'il pouvait ne pas rentrer, malgré la température persistante.

Vers le 25 avril, il délira et après examen, je fis le diagnostic suivant: méningite tuberculeuse. Pendant les jours qui précédèrent sa mort, il ne se rendait plus compte de rien. Je lui fis plusieurs injections de Strophan (?) et de caféine;

Enfin deux jours avant sa mort, il ne paraissait pas souffrir et était dans le coma. Il s'est éteint le 1er mai sans se rendre compte qu'il allait mourir.

Il est inhumé au cimetière de Nordhausen.

Madame, je m'associe de tout cœur à votre immense douleur, votre fils était charmant, très doux et son souvenir restera dans ma mémoire.

Veuillez croire, chère Madame, à toute ma sympathie et à mes sentiments dévoués.

### Docteur Heuzé

## Le mémorial des déportés de l'Ain





Photographies prises par Marie-Yvonne Delaigue, au bord du lac de Nantua, 2006

En 1947, le Comité des déportés de Nantua confie à Louis Leygue la réalisation d'un monument à la mémoire des déportés de l'Ain. Ce Comité est présidé par le maire de Nantua, ami du sculpteur mais surtout ancien déporté, victime comme beaucoup de ses concitoyens de la rafle du 14 décembre 1943 à Nantua.

Déporté lui aussi de 1942 à 1943 pour faits de résistance, l'artiste, à partir de dessins préparatoires et de maquettes, réalise un énorme sarcophage de pierre écrasant un gisant décharné. Une excavation au sommet du tombeau laisse pénétrer la lumière qui irradie le gisant. Mémorial de douleur et d'espoir à la fois, cette œuvre évoque avec force la persécution et le droit à la liberté.

Inauguré en 1949, le monument est dédié aux déportés de l'Ain morts en camps de

concentration. Sur son pourtour a été scellée une urne contenant les cendres des déportés de Buchenwald et sont gravés les noms de 595 hommes politiques de l'Ain morts en déportation. Une plaque commémorative a également été posée en mémoire des 44 enfants juifs d'Izieu, dont 42 furent exterminés à Auschwitz et 2 autres en Estonie.

Chaque année ont lieu, le 14 décembre et lors de la Journée de la déportation le dernier dimanche d'avril, des cérémonies commémoratives en présence des autorités officielles de l'État, du département et des différentes associations de résistants et déportés.

Source: <a href="http://www.portraits-monuments-ain.fr/pages/fiche\_nantua.html">http://www.portraits-monuments-ain.fr/pages/fiche\_nantua.html</a>



Détail de la liste des déportés

# Dans l'ancienne école de Nurieux devenue bibliothèque

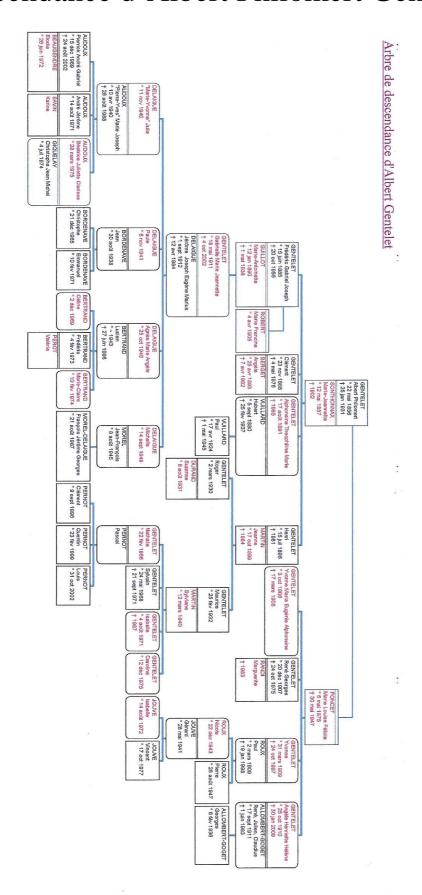
René Allombert a fait poser une plaque en mémoire de son neveu.



Photographie aimablement communiquée en avril 2011 par Mme Dutremble, secrétaire de la mairie de Nurieux avec l'accord de M. le Maire Michel Genoux

## **ANNEXES**

## Descendance d'Albert Philomert Gentelet



## Notice biographique de René Allombert-Goget

## ALLOMBERT-GOGET René, Julien, Claudius. Pseudonyme : ALLOMBERT



Né le 17 septembre 1911 aux Bouchoux (Jura), mort le 1er juin 1983 à Marseille (Bouches-du-Rhône); instituteur puis économe; secrétaire de la section de l'Ain du Syndicat national des instituteurs (1938); secrétaire national du Syndicat national des intendants universitaires (1956-1963); militant socialiste SFIO, maire socialiste de Beaumont-sur-Oise (Seine-et-Oise, puis Val-d'Oise) (1965-1979); conseiller général (1967-1979).

Fils d'un douanier, René Allombert, après avoir obtenu le certificat d'études primaires à Billiat (Ain), fréquenta le cours complémentaire de Gex, (1924-1927), puis l'école primaire supérieure Carriat à Bourg-en-Bresse (1927-1928). Élève de l'École normale d'instituteurs de Bourg-en-Bresse (1928-1931), nommé instituteur à Corbonod (1931-1932), il enseigna, après son service militaire (octobre 1932-octobre 1933), à Bellegarde en 1933-1934 avant d'obtenir avec son épouse, Angèle Gentelet, institutrice, qu'il avait épousée en septembre 1934 à Apremont (Ain), un poste double à Izernore (1934-1946) où, père d'un garçon, il exerça les fonctions de secrétaire de mairie. Il évoqua ses souvenirs de secrétaire de mairie dans le Bulletin des maires du Val-d'Oise en 1979.

René Allombert adhéra au Parti socialiste SFIO au début des années 1930. Membre du conseil syndical de la section départementale du Syndicat national des instituteurs, il en devint le secrétaire général (1938-1939).

René Allombert fut mobilisé en septembre 1939, à Grezy-sur-Aix (Savoie) puis à Brumetz (Aisne). Démobilisé à Mende (Lozère), en juillet 1940, il reprit son poste d'instituteur à Izernore. Il rejoignit les forces de la Résistance intérieure en janvier 1943. Il assura la liaison entre les organisations locales de Résistance du maquis de Chougeat-Matafelon et l'Armée secrète de Nantua. Il continuait les fonctions de secrétaire de mairie à Izernore ce qui lui permettait de participer au ravitaillement des maquisards ou à la délivrance de faux papiers. À partir de juin 1944, après la proclamation du pays libre, chargé du "noyautage des administrations publiques" (NAP) dans les cantons d'Izernore et de Poncin, il participa à la mise en place des structures prévues. Le retour des forces allemandes, le 12 juillet 1944,

l'amena à entrer dans la clandestinité dans le maquis constitué à Brenod par l'instituteur Armand Béchet\*.

À la Libération, René Allombert et son épouse reprirent leurs postes à Izernore. Il devint membre de la commission de l'Éducation nationale et de la commission de reconstitution des organisations syndicales du Comité départemental de Libération.

En 1946, ses activités professionnelles s'orientèrent vers l'économat. Il exerça les fonctions d'économe de l'École normale d'instituteurs de Bonneville (Haute-Savoie) de mai 1946 à 1954, puis, de juin 1954 jusqu'à sa retraite, en septembre 1971, d'intendant du Centre national de pédagogie spéciale de Beaumont-sur-Oise. Son épouse était alors directrice d'école honoraire. Jusqu'en 1949-1950, il remplissait ses notices individuelles sous le seul nom d'Allombert. A partir de la notice de 1950-1951, il indiquait Allombert-Goget. Toutefois on à le désigner le plus souvent sous le seul nom d'Allombert. Ce changement d'activités l'amena à participer à la fondation, puis à l'activité du Syndicat national des économes d'écoles normales. Il y œuvra au rapprochement et à la fusion de ce syndicat avec celui de l'économat des centres d'apprentissage et avec celui de la Jeunesse et des Sports. Il devint l'un des secrétaires généraux du nouveau Syndicat national de l'intendance et de l'économat (FEN). Il participa à la préparation de sa fusion ultérieure avec le SNES-Intendance. Il se montra en octobre 1965 solidaire des revendications des agents employés dans son établissement.

René Allombert entra au conseil d'administration de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale en juillet 1963 et y demeura jusqu'à la fin de 1975. Membre de la commission « Caution solidaire », il fut aussi administrateur délégué du centre de Chanay. Il siégea dans la commission administrative de la MGEN de l'ancienne Seine-et-Oise jusqu'en 1969 et participa à la création de la section MGEN du Val d'Oise dont il fut vice-président (1969-1982). Pendant cette période, il participa aux conseils d'administration de la Caisse d'aide et de secours de l'Éducation nationale et du Comité des œuvres de vacances de l'Éducation nationale.

René Allombert-Goget milita aussi très activement dans les rangs du parti socialiste SFIO. Il fut, de 1950 à 1954, secrétaire de la Fédération socialiste SFIO de Haute-Savoie. Le 29 avril 1959, il fut élu conseiller municipal puis maire adjoint de Beaumont-sur-Oise dont l'ancien maire, Louis Roussel\*, était l'ancien responsable du SN. Réélu en 1965, il devint maire, le 26 mars. Il devint conseiller général du canton de Beaumont-sur-Oise au titre de la Fédération de la gauche démocrate et socialiste, le 24 septembre 1967, fonction qu'il occupa jusqu'en 1973. Pendant cette période, il présida l'association des maires du canton et siégeait au conseil d'administration de l'Office départemental d'HLM. En 1967, il fut le candidat de la FGDS aux élections législatives dans la première circonscription du Val-d'Oise (L'Isle-Adam, Pontoise) contre le député sortant Poniatowski. Le 5 mars, il obtint 8 241 voix sur 65 602 inscrits. Ses électeurs se reportèrent au deuxième tour sur le candidat communiste sans pour autant parvenir à battre le candidat de droite.

Lors de la signature, entre le Parti communiste et le Parti socialiste, d'un accord pour la composition des listes pour les élections municipales de 1977, René Allombert préféra quitter le Parti socialiste plutôt que de remettre en question la coalition sortante comprenant aux côtés des socialistes des éléments modérés. Sa liste fut réélue en mars 1977 et il conserva son écharpe de maire. Pour des « raisons personnelles », il abandonna cette responsabilité le 15 novembre 1979 mais conserva un poste d'adjoint au maire.

SOURCES : Arch. Nat., F17 liasse n° 3 minutes 1971. - Archives MGEN. — Presse syndicale. — Presse locale et nationale. — Renseignements fournis par l'intéressé, son épouse et Jean Desvergnes. — DBMOF.

René Crozet, Jacques Girault

### Sources

### **Publications**

- « Mémorial de la déportation Haute Savoie 1940-1945 », Michel Germain, page 67
- « Les jurassiens dans les camps de concentration », Association des déportés du Jura, 1988
- « Histoire du camp de Dora », André Sellier, 1998
- « Le Maitron (dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social) », notice sur René Allombert-Goget, aimablement communiquée par M. Claude Pennetier, chercheur au CNRS et directeur du Maitron, 2010

### Sources orales

Témoins : Gabrielle Gentelet, Maurice Gentelet, Roger Gentelet, Jeannine Bados, Georges Allombert-Goget

### <u>Archives</u>

Photographies familles Gentelet Archives Gabrielle Gentelet-Delaigue, Pau

Photographies d'Hubert Vuillard et d'Alphonsine Gentelet Dessin de Paul Vuillard Carnet de Paul Vuillard, 1939 Archives Béatrice Audoux, via Maurice Gentelet, Pontoise

Photographie de mariage de Paul Roux et Yvonne Gentelet Archives Pierre Roux

Lettre de René Léthenet à Béatrice Audoux – 29 janvier 2000 Archives de Béatrice Audoux, Pontoise

Lettre de Georges Allombert à Béatrice Audoux – 2 août 2010 Archives de Béatrice Audoux, Pontoise

Carnet de dessin de 1943 Archives de Gabrielle Gentelet-Delaigue, Pau

Lettre du Dr Heuzé à Alphonsine Gentelet, 1945 Archives de Jeannine Bados

### Sites Internet

Biographie de Klaus Barbie http://fr.wikipedia.org/wiki/Klaus\_Barbie

Site de la ville de Saint-Claude <a href="http://www.saint-claude.fr">http://www.saint-claude.fr</a>

Témoignage de Joseph Scheidt http://mautausen.mle.63181.pagesperso-orange.fr/Mauthausen27.htm

Sur le camp de Compiègne Royallieu <a href="http://pagesperso-orange.fr/memoire78/pages/roy01.html">http://pagesperso-orange.fr/memoire78/pages/roy01.html</a> <a href="http://www.memorial-compiegne.fr/pageLibre0001001b.html">http://www.memorial-compiegne.fr/pageLibre0001001b.html</a>

Sur le mémorial de la déportation <a href="http://www.portraits-monuments-ain.fr/pages/fiche\_nantua.html">http://www.portraits-monuments-ain.fr/pages/fiche\_nantua.html</a>

Mémoire de la déportation dans l'Ain <a href="http://www.memoire-deportation-ain.fr/">http://www.memoire-deportation-ain.fr/</a>

